

la pince Dymo

La tradition se modernise. L'étiquette des petits vins de mon enfance représentait le plus souvent un château, gravure ou sanguine d'un style invariable, évoquant le jadis et le terroir. Si l'on n'y voyait qu'un vignoble, c'était mauvais signe : pas de château, tristes coteaux.

Les vins d'aujourd'hui osent des habits neufs : un simple numéro, un jeu de mots, un motif abstrait. L'étiquette du Cahors Solis semble avoir été faite avec une pince Dymo. La pince Dymo...

Je me rappelle ces rubans de plastique colorés sur lesquels ressortait le relief blanc des lettres. On s'en servait pour marquer nos livres et cahiers : c'était propre, résistant, sans fantaisie ni fioriture. Intégration anticipée dans la vie de bureau, ça promettait un avenir conforme.

J'aimais imprimer moi-même ces étiquettes : tourner la roue crantée pour choisir chaque caractère, un par un ; presser fortement la poignée de la pince pour l'imprimer sur le ruban ; détacher la pellicule qui protégeait la surface collante ; apposer la bande imprimée sur le film plastique dont on avait, au préalable, recouvert le livre ou le cahier ; l'aligner soigneusement — on n'avait droit qu'à un essai, aucun remords, toute tentative de le décoller y laisserait une pliure blanche disgracieuse et définitive. Le livre soigneusement couvert et étiqueté semblait inaltérable. Pourtant, en fin d'année, le film plastique serait griffé, déchiré aux coins ; d'un ongle agacé, on aurait soulevé le coin du ruban Dymo pendant les cours interminables. Le définitif ne dure pas.

Mes enfants ne connaissent pas la pince Dymo. Imprimés ainsi, les mots avaient quelque chose de factice et d'inerte. Et sur ce support imputrescible, on n'a jamais rien écrit d'inoubliable. Mais tout ce que je trouve dans l'écrin de mon enfance a quelque chose de précieux.



On a écrit le rouge et le noir avec une pince Dymo.